

La feuille orthopédagogique

Bulletin bimensuel publié par le Groupe LIRE, groupe de recherche de l'UQAM

Volume 5, numéro 2

Mai-juin 2004

*La violence touche non seulement le corps
mais également l'esprit et la pensée.*

R. Tagore

Quand une violence en cache une autre : considérations sur les sources de la violence à l'école par **Gérald Boutin***

De nombreux observateurs n'en finissent plus d'énumérer les maux dont souffre l'école d'aujourd'hui : violence, harcèlement, taxage (racket), épuisement professionnel des enseignants, abandon scolaire, pour n'en citer que quelques-uns. Il ne se passe pas une semaine sans que soient rapportés, dans la presse ou ailleurs, des incidents qui nous laissent tous pour le moins perplexes. Mais la violence en milieu scolaire n'est, à vrai dire, que la pointe de l'iceberg d'une réalité beaucoup plus complexe qui prend racine dans le tissu même de la société dans laquelle nous vivons. Contrairement à ce qui est communément admis, la violence à l'école ne provient pas uniquement soit des élèves, de la famille, de la société ou de l'école! Vouloir tout expliquer en ne se référant qu'à un seul facteur confine à un réductionnisme qu'il nous faut à tout prix éviter ! En termes clairs, la violence à l'école relève de nombreux facteurs dont il me paraît essentiel de retracer les origines et les manifestations.

La violence en milieu scolaire entretient des liens étroits avec la violence quotidienne, politique, familiale, professionnelle et individuelle. Ses diverses manifestations sont reliées entre elles et ne sauraient être traitées de façon séparée. Ici encore, la référence une approche systémique, " intégrative ", s'impose : comme on le sait, il est peu avantageux de négliger le tout au profit de l'une ou de l'autre des parties si l'on veut saisir un phénomène de la façon la plus complète possible

1. La violence quotidienne

De l'avis de nombreux observateurs, la société actuelle se caractérise par un niveau de violence qui se développe en crescendo. C'est ainsi que les médias nous assènent des images cruelles et menaçantes : la guerre, par exemple, en Irak et ailleurs dans le monde, envahit tous les jours notre espace privé. Les enfants vivent dans ce contexte et en sont largement imprégnés, ce qui ne peut qu'avoir un impact sur leur comportement si l'adulte ne les protège pas de ce flot aversif ! Bien sûr, cette réalité n'est pas facile à admettre par les adultes. Il n'est donc pas trop étonnant que certains " experts ès communication " en viennent à soutenir que ces " chers petits " sont immunisés à la longue contre la charge émotive que contiennent des images cruelles (scènes de décapitation, de viols, et autres cruautés) et qu'il serait malheureux de les élever dans l'ignorance de ce qui se passe dans le monde. Hélas ! Cette position inspirée du Syndrome de l'autruche est battue en brèche par les faits et par d'autres recherches plus sérieuses que rapporte Dumas (2000). Ce chercheur dénonce, preuves à l'appui, l'influence néfaste de certains jeux vidéos sur le comportement des jeunes qui finissent par confondre fiction et réalité et passent aux actes... Cette violence coutumière, quotidienne pourrait-on dire, nous marque tous à un degré ou à un autre. Le stress et le " burn out ", qui touchent un nombre de plus en plus grand de travailleurs toutes catégories confondues, résultent en bonne partie de ces

attaques contre l'individu, contre la personne. Il s'agit de penser tout simplement à une certaine publicité commerciale qui magnifie la méchanceté : cette femme qui " plaque " son conjoint sur la route après s'être emparé des clés de la voiture flambant neuve qu'il vient d'acheter... Dans un film que tout le monde (ou presque) a vu, ce père de famille qui va jusqu'à dévisser les lattes du parquet de la salle de bain pour que son fils se blesse et comprenne enfin qu'il n'a plus sa place à la maison. Et l'on pourrait continuer à donner des exemples de gestes, de comportements aberrants qui sont supposément très drôles, mais qui n'en contribuent pas moins à banaliser la violence. Comment peut-on oublier que le début de la tyrannie se retrouve dans des gestes quotidiens apparemment innocents ? La montée de la violence se couple à la perte de l'esprit critique et à l'instauration de la pensée unique. Il y a un " prêt à porter de la pensée " qui donne à la violence un statut qui apparaît de plus en plus " inévitable et normal ". C'est un signe des temps que l'on en soit arrivé à devoir enseigner la communication non violente, comme le fait Rosenberg (1999). Mais que faire d'autre ? La violence se loge souvent dans les ornières d'une communication menaçante et inappropriée.

* Gérald Boutin est professeur au département éducation et formation spécialisées à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Montréal et directeur du Bureau de la formation pratique.

2. La violence politique et sociale

Ce type de violence se veut souvent subtil alors qu'il est cousu de fil blanc. Dans de nombreux secteurs des affaires publiques, il s'est développé un art de " coiffer " l'autre, de le " déstabiliser ", selon une expression bien connue... N'entend-on pas certains politiques (ou agents du système dont la vénalité n'a d'égal que l'opportunisme) se dire préoccupés par la nécessité de " faire passer " telle ou telle réforme - cela sans se préoccuper outre mesure de leur impact sur la santé physique et mentale des citoyens aussi bien que sur leur culture? Et que dire de ces " consultations bidon " dont les résultats ne sont à la limite que très exceptionnellement pris en considération et du refus de toute critique des politiques officielles ? -- Il y aurait encore beaucoup à dire sur le mode de fonctionnement en vigueur dans le domaine de l'éducation, mais tel n'est pas ici mon propos -- La violence politique trouve un terrain idéal pour se manifester en temps de réforme. Elle peut alors compter sur la fragilité des personnes dont les modes de fonctionnement habituels sont remis en cause souvent du jour au lendemain, sans analyse ni perspective.

De plus faut-il le rappeler, les conditions de vie difficiles que nous connaissons tous ne contribuent certes pas à contrer la violence. Le chômage, le milieu de vie insalubre, l'exclusion sous toutes ses formes sont autant de facteurs qui oppriment les enfants, les jeunes et les familles. Le refus de prendre en considération la situation difficile des individus et des familles ne peut conduire qu'à l'échec de la lutte contre ce fléau. À la limite, ce refus fait partie du problème.

3. La violence familiale

La famille actuelle est soumise à un ensemble de conditions qui sont loin de favoriser en son sein la sérénité qui conviendrait au développement maximal de chaque enfant. Sa structure s'est profondément modifiée au cours des dernières années : elle a pris des formes diversifiées pour le meilleur et pour le pire dans certains cas. Par ailleurs, plusieurs parents n'arrivent pas à concilier le travail avec l'é-

ducation de leurs enfants, de là l'apparition de divers conflits qui débouchent trop souvent sur la violence. L'enfant qui est, chez lui, victime de sévices psychologiques ou physiques ne peut que chercher un exutoire à l'école ou ailleurs : la violence familiale est le prélude à la violence à l'école. Ce qui ne veut pas dire pour autant que tous les dysfonctionnements de l'école s'expliquent de la sorte. Chose certaine, cependant, il reste beaucoup à faire pour aider les familles à mener à bien les tâches éducatives qui leur incombent. Certains parents se disent désemparés devant la violence de leurs enfants et ne trouvent que trop rarement l'aide et le soutien dont ils auraient besoin. Par ailleurs un nombre important de jeunes : 29% des élèves québécois (selon une enquête du CSE) se disent victimes de mauvais traitements de la part de leurs parents. Fort heureusement, le mouvement pour une éducation parentale et familiale qui a pris naissance au Québec comme ailleurs dans le monde, il y a une vingtaine d'années, représente indubitablement l'une des voies de solution à de telles situations, même s'il reste beaucoup à faire dans ce domaine.

4. La violence professionnelle

La violence en milieu de travail prend une importance de plus en plus considérable. La compétition malhonnête, la délation et les atteintes à l'intégrité des personnes sont signalées en milieu de travail sans que pour autant des démarches sérieuses soient entreprises de la part des responsables. Tout se passe comme si cette situation était banale alors qu'elle devrait attirer l'attention de ceux dont la tâche consiste précisément à assurer au milieu de travail des qualités de bien-être essentielles. Dans le monde l'éducation, il existe encore relativement peu de travaux qui portent vraiment sur ce type de violence qui prend des formes extrêmes, notamment dans le contexte de changement qui est le nôtre. C'est ainsi que des enseignants se voient menacés par leurs employeurs tout simplement parce qu'ils n'adhèrent pas de façon absolue aux dogmes des réformes en cours ou à une idéologie ambiante, comme l'approche par compétences (APC). Dans certains milieux, la violence qui est faite aux " récalcitrants " va de la menace à l'exclusion en passant par

l'invective, le mépris ou le ridicule.

Pour ce qui est des relations interpersonnelles entre enseignants (tout ordre confondu), on peut dire qu'elles subissent le contrecoup de la violence quotidienne : les conflits dans ce domaine sont de plus en plus courants. Le fait que le renouvellement des personnels enseignants se fasse sur une large échelle, et selon des critères marqués par l'urgence, ne facilite pas les relations harmonieuses entre les membres du personnel. La compétition et le manque d'éthique contribuent à créer un climat délétère dans de nombreux lieux de travail. La mode actuelle est au " vivre ensemble " mais comment vivre ensemble de façon humaine quand les règles du jeu sont dictées par l'ambition et la marchandisation ? Il me paraît utile d'insister sur quelques principes de base que peu de gens remettent aujourd'hui en question.

Les lois du groupe sont connues depuis longtemps. Freud (1930) avait déjà constaté que le groupe représente une entité qui a ses propres règles et comportements. La dissolution des individualités dans la foule, comme le soulignait Gustave LeBon dans son ouvrage classique, *La psychologie des foules*, est une véritable épreuve. Elle renvoie chacun à ses propres limites aussi bien qu'à ses propres peurs. Tous pareils, tous identiques, tel est le mot d'ordre des états à tendance totalitaire ! La violence quand elle s'instaure dans un groupe, même sous des formes plus ou moins dissimulées, finit par détruire si on n'y prend garde les individus qui en font les frais. Malheureusement, de nombreuses organisations se révèlent incapables de faire respecter les droits individuels minimaux et laissent se développer en leur sein racisme, sexisme, âgisme et agressions psychologiques qui prennent la forme de remarques désobligeantes, de harcèlement, de campagne de dénigrement, et autres.

L'incitation qui est faite de travailler en équipe, à tous les paliers des systèmes éducatifs, pour ne citer qu'eux, exige une révision en profondeur des valeurs que véhiculent ces mêmes systèmes. Pour ma part, je suis étonné de l'angélisme (mais s'agit-il vraiment d'angélisme ?) avec lequel certains décideurs procèdent quand

ils décident de façon péremptoire d'obliger tout le monde à travailler ensemble. En l'occurrence, le danger est réel de susciter de l'animosité entre les partenaires forcés et de créer une situation encore pire que celle du statu quo. Loin de nier l'intérêt du travail d'équipe, je considère que celui-ci ne peut se faire sans préparation et surtout sans que le besoin en soit ressenti par toutes les personnes concernées (Boutin et Daneau, sous presse). Autrement le risque est grand de voir se développer l'emprise de certains meneurs et la négation de l'individualité au bénéfice d'un soi-disant consensus qui ne sert que de paravent à l'hégémonie de la pensée unique.

5. La violence personnelle

Tous ces types de violence sont certes déplorables mais la violence que l'on se fait à soi-même est de loin la plus sournoise. Elle se manifeste entre autres par la culpabilisation, le sentiment de ne pas être à la hauteur, de ne pas être à sa place. Très souvent ce sentiment conduit à adopter des comportements de repli qui prennent la forme d'un refus de vivre souvent accompagné, de façon explicite ou larvée, d'une agressivité envers les autres. Elle est la quintessence des autres types de violences dont je viens de parler. L'individu finit par douter de lui. " Est-ce que ce ne serait pas moi qui inventerais tout cela ..." (Hirigoyen, 1998, p.15). Très tôt, le jeune enfant saisit la pesanteur des forces qui lui dictent de façon impérative une conduite à suivre : de deux choses l'une, ou il se révoltera ou il se conformera à ce qui est attendu de lui. La prise en considération de cette dimension de la violence chez l'enfant ou l'adolescent est essentielle. Comment en arrive-t-on à vouloir blesser l'autre ? Quelle souffrance " faite à soi " se cache derrière celle qui est faite à l'autre ? L'élève violent, dit-on, a une faible estime de lui-même et refuse les valeurs de l'école. Il reste que dans certains cas, sinon dans plusieurs, il vaudrait mieux parler de souffrance que de violence. Dans le contexte scolaire actuel, marqué par l'efficacité et la compétition, ce type de problème, pourtant essentiel est rarement pris en considération. L'un des besoins fondamentaux de chaque individu est le besoin de sécurité, comme le note

fort justement Maslow (1972). Si ce besoin n'est pas comblé, de nombreuses difficultés, qui entravent le développement de l'individu et le conduisent à agir avec agressivité, peuvent survenir.

6. Et de la violence scolaire dans tout cela ?

Les causes de l'échec scolaire font depuis quelques années l'objet de réflexion et de recherche. C'est ainsi que DeFrance (2002), pour sa part, en retrace trois : (a) la taille de l'établissement scolaire et de ses effectifs ; (b) le taux d'échec scolaire ; (c) la qualité de l'encadrement scolaire dont l'importance a été mise en évidence notamment par Debarbieux et ses collaborateurs (1998). Ces explications concernent un phénomène fort complexe et ont certes leur valeur et leur raison d'être. Il serait illusoire cependant de parler de la violence à l'école sans la recadrer dans un ensemble beaucoup plus vaste, constitué du milieu ambiant, des forces qui déterminent la façon de penser et d'agir d'un individu. La tendance, par exemple, à s'en prendre aux enfants qui ne sont-plus-ce-qu'ils-étaient, ou aux enseignants qui ne font-pas-ce-qu'ils-devraient-faire, prend souvent une forme pernicieuse. Elle donne bonne conscience à ceux qui cherchent des coupables à tout prix. La vérité dans ce domaine est toute différente : sans faire de l'enfant une victime absolue de la société - ce qui serait un autre excès - il faut bien reconnaître, comme le dit Anna Arendt (1999), qu'il appartient à l'adulte de protéger son petit (ce que plusieurs animaux semblent avoir compris) contre les prédateurs et les dangers d'un monde en ébullition. Très curieusement certains responsables pédagogiques qui se disent avant-gardistes empruntent pour imposer leur point de vue les voies de la pédagogie noire, autoritaire, que dénonçait à juste titre Alice Miller (1984), il y a une vingtaine d'années. Il est illusoire de penser changer les pratiques éducatives à coups de diktats.

Conclusion

C'est là une évidence, la violence à l'école est le reflet de celle qui existe dans la société, dans le milieu de travail et de celle que les individus se font à eux-mêmes. Tous les dispositifs dont les " experts ès

violence " remplissent leur besace (ou leur trousse, pour reprendre un mot à la mode) n'ont pas beaucoup de chance d'apporter quelque changement durable à la situation s'ils oublient de " travailler " au niveau intrapsychique et se contentent de recourir uniquement à des méthodes inspirées des techniques de modification des comportements. Pour lutter contre la violence, quelle que soit sa forme, il importe d'abord et avant tout d'être attentif à ses manifestations pour les débusquer et intervenir en temps opportun. La tension que vit aujourd'hui le monde scolaire, les attentes multiples envers l'École, les tâches multiples qui sont confiées à l'École, " débordée de tous les côtés à la fois ", tout cela contribue à rendre le milieu scolaire générateur de violence. La violence est multiple, comme l'écrit en substance Dubet (2002). Elle n'est réduite à l'unité, souligne-t-il en substance, que pour qu'il soit possible de mieux la condamner. Mais il n'est pas certain, selon ses propos, que cette réduction soit la meilleure façon de la combattre. Ce qui apparaît de plus en plus évident cependant, c'est qu'en plus de considérer la violence comme un phénomène multiforme, aux sources diversifiées, il faut mettre tout en œuvre pour la prévenir et la contrer. Il faut se réjouir du fait que plusieurs praticiens, chercheurs et citoyens de toute origine s'emploient à développer la solidarité et la responsabilité de chacun afin que la société soit plus " vivable ", plus humaine.

Références

- Arendt, H. (1972). La crise de la culture- Huit exercices de pensée politique. Paris : Gallimard.
- Boutin, G. et Daneau, C. Réussir : prévenir et contrer l'échec scolaire. Montréal : Éditions Nouvelles (sous presse).
- Debarbieux, E. (1998). La violence en milieu scolaire, le désordre des choses. Paris : ESF.
- DeFrance, B. (2002). La violence à l'école. Paris : Le Seuil.
- Dubet, F. (2002). Le déclin de l'institution. Paris : Le Seuil.
- Dumas, J. (2000). L'enfant violent, le connaître, l'aider et l'aimer. Paris : Bayard.
- Freud, S. (1930). Malaise dans la civilisation. Paris : DeNoël.
- Hirigoyen, M.-F. (1998). Le harcèlement moral, la violence perverse au quotidien. Paris : Syros-Pocket.
- Maslow, A. (1972). Vers une psychologie de l'être. Paris : Fayard.
- Miller, A. (1984). C'est pour ton bien, racine de la violence dans l'éducation des enfants. Paris : Aubier.
- Rosenberg, M.B. (1999). Les mots sont des fenêtres, Initiation à la communication non violente. Paris : Syros.



«Partenariat» mot magique que l'on retrouve sur toutes les lèvres des décideurs ou des responsables ! Qu'en est-il vraiment par-delà les lieux communs et les obligations à PARTAGER? En quoi le partenariat se distingue-t-il de la coopération ou de la collaboration? Le partenariat n'est-il, comme le soutiennent certains, qu'une façon détournée d'exercer le pouvoir? Autant de questions qui se posent aujourd'hui avec une acuité qui ne peut laisser personne indifférent. Les deux auteurs de ce livre, *Gérald Boutin* et *Frédéric Le Cren*, ont voulu comme leurs lecteurs éventuels en avoir le cœur net. Ils se sont longuement penchés sur les définitions attribuées à ce terme, sur ses origines, ses modalités, ses limites, ses dérives. Professeurs, chercheurs et responsables de projets, ils proposent ici une nouvelle lecture de la notion de partenariat. Leur ouvrage donne à tous ceux qui désirent «entrer en partenariat» des modes de fonctionnement et d'évaluation. Les auteurs passent en revue l'histoire de ce courant, les principales typologies relatives au partenariat, le contexte et les modalités de la mise en place de ce type de fonctionnement et enfin, les stratégies d'évaluation. Ce livre constitue en quelque sorte, un guide indispensable tant pour les coordonnateurs de partenariats que pour les coordonnateurs eux-mêmes. Son contenu et les principes qui s'en dégagent concernent l'éducation, la santé et les services sociaux ainsi que l'administration publique et privée.

Gérald Boutin est professeur titulaire à l'Université du Québec à Montréal et directeur du Bureau de la formation pratique des programmes d'enseignement à cette même institution. Ses travaux de recherche et ses publications s'inscrivent dans des projets de partenariat entre l'université et les milieux scolaires ainsi que ceux de la santé et des services sociaux. Il s'est spécialisé depuis plusieurs années dans l'analyse et l'évaluation des programmes d'intervention auprès des populations en difficulté ou à risque.

Frédéric Le Cren, quant à lui, est professeur associé à l'Université du Québec à Montréal et chef de projet au CLSC René Cassin/Institut de gérontologie sociale du Québec. Ses travaux portent notamment sur la promotion de la santé et de l'activité physique, la gérontologie et l'évaluation de programmes.

Tous deux ont collaboré à des projets de recherche communs notamment dans le domaine de la formation des personnels scolaires.

Visitez régulièrement le site du Groupe LIRE : <http://www.er.uqam.ca/nobel/lire>

Nos lecteurs sont invités à communiquer avec nous pour nous faire part de leurs expériences, leur questionnement ou nous faire connaître leurs opinions à l'adresse suivante : martinez.jean-paul.@uqam.ca

La feuille orthopédagogique

Bulletin bimensuel publié par le Groupe LIRE, groupe de recherche de l'UQAM

Comité de rédaction :

**Lise Bessette
Abdelkébir El Bina
Jean-Paul Martinez**

Département d'éducation et formation spécialisées,
Faculté des sciences de l'éducation, UQAM
Groupe LIRE, Local N-5430
Case postale 8888, Succursale Centre-ville
Montréal (QC) H3C 3P8